

Journée mondiale de la traduction, aujourd'hui Pour protéger la richesse des langues

Christian KOUIGA
Libreville/Gabon

C'EST aujourd'hui la Journée mondiale de la traduction. Comme chaque année, cette fête est célébrée le jour de la Saint-Jérôme, patron des traducteurs et traductrices. Pour la petite histoire, Saint-Jérôme a été le traducteur "officiel" de la bible en langue latine, au 3^e siècle de notre ère. Sa bible est encore connue sous le nom de "Vulgate". Depuis sa fondation en 1953, la Fédération internationale des traducteurs (FIT) célèbre cette fête. Mais c'est en 1991 que lança l'idée d'une Journée mondiale de la traduction.

Depuis lors, reconnue officiellement par les Nations Unies, cette commémoration vise à "montrer la solidarité de la communauté des traducteurs dans le monde entier afin de promouvoir les métiers de la traduction dans les différents pays". A l'occasion de la célébration de cet événement, l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) et les Nations-Unies invitent chaque État membre à soutenir l'initiative et protéger la richesse des langues de la planète conformément à la Déclaration universelle sur la diversité culturelle, dont l'un des principes dispose



Photo : DR

le métier d'interprète est plus important à l'ère de la mondialisation

que "la diversité culturelle est aussi nécessaire pour le genre humain que la biodiversité dans l'ordre du vivant". La célébration de cette Journée mondiale, qui passera certainement in-

perçue, comme bien d'autres auparavant, est souvent l'occasion de montrer (sa) fierté d'appartenir à une profession de plus en plus importante à l'ère de la mondialisation.



Photo : DR

Chronique littéraire

Exofiction, dites-vous ?

AU nombre des livres qui pullulent actuellement sur les étagères des librairies figure en bonne place ce qu'il faut désormais accepter d'appeler des exofictions. C'est le terme approprié, disent les critiques littéraires, pour désigner ce genre pas si nouveau que cela. L'exofiction concerne tous les ouvrages qui ne sont ni proprement des fictions, ni totalement des romans, encore moins des biographies. Il s'agit d'un entre-deux qui consiste dans l'écriture d'une fiction à partir d'éléments réels, en prenant la liberté de mettre en scène, sous leurs vrais noms, des personnages qui ont existé.

L'exofiction a quelque chose de la biographie, sans en avoir la nature. De même, il a tout du roman, sauf la part d'invention ex nihilo. L'exofiction tourne le dos aux notes de bas de pages, aux digressions, aux références, aux explications souvent nécessaires dans une biographie qui se veut sérieuse, c'est-à-dire rigoureuse. Or, ici, l'on part de faits avérés, de personnages réels, pour raconter leurs vies, parfois en s'appuyant sur un détail, un moment fort de leurs parcours. La lecture des exofictions montre que ce qui est souvent retenu, ce sont les itinéraires des personnages, leurs secrets, leurs réussites, leurs échecs...

De plus, parce que dans la plupart des cas les "héros" de ces histoires sont des personnages plus ou moins déjà bien connus des lecteurs, ces derniers s'emparent des exofictions pour deux raisons essentielles, de notre point de vue. La première, c'est pour avoir une confirmation de ce que l'on sait déjà sur le personnage-sujet de l'ouvrage. La seconde raison relève de la soif d'apprendre : on espère tomber sur un fait inédit, une information que l'on ne possédait pas et ainsi s'enrichir. De fait, l'écrasante majorité des exofictions de cette rentrée littéraire parlent de gens qui ne sont pas inconnus du grand public. Du moins de ce public qui prend encore la peine, de nos jours, de s'informer un peu. Qui n'a entendu parler en effet, au moins une fois dans sa vie, de Christian Dior, Ossip Mandelstam, Ayrton Senna, Arthur Rimbaud, Vincent Van Gogh, Jim Morrison, Jean-Luc Godard, Claude Monet, Charles Bronson... ? Les uns et les autres ne sont pas des personnages de biographies ici, mais bien d'exofictions. Il est bel et bien question de personnages principaux et de rôles-titres dans les ouvrages qui leur sont consacrés, et non d'autre chose.

Alors, comment expliquer cet avalanche d'ouvrages sur de vraies fausses biographies ? Pierre Assouline, journaliste littéraire, qui s'est penché sur la question sur son blog, répond : "Comment faut-il le prendre ? Il y en aura pour pointer une certaine paresse chez nos romanciers, un vrai recul face au danger de la création ex nihilo, la crainte de la page et de l'écran blancs. Il est vrai que se lancer dans l'écriture à partir d'une vie déjà accomplie, équipé d'un gros dossier de coupures de presse, de minutes de procès et d'archives audiovisuelles, sans oublier les propres livres du personnage, atténue le stress. L'acrobate s'élanche d'autant mieux qu'il a l'assurance d'un filet sous pieds. Mieux encore : une fois prêt, le livre sera plus facile à « vendre » aux libraires puis aux lecteurs car toute vie déjà connue du public sera par définition plus aisée à reconnaître que celles de personnages qui seraient le fruit de la pure imagination, dotés de noms qui ne disent rien à personne. Ils réagissent comme les visiteurs d'une exposition qui, à la première vue d'un tableau, se précipitent au plus près du cartel pour identifier l'artiste et la scène."

En somme, une solution de facilité dont tout le monde semble s'accommoder. Dont acte.

Culture/Promotion des danses urbaines gabonaises

Codifier pour mieux valoriser



Photo : DR



Photo : DR

Codifier les danses urbaines revient à leur donner une pérennité.

Frédéric Serge LONG
Libreville/Gabon

C'est l'objectif que se fixent désormais la Fégađu et son président, Dimitri Pyssame, afin de rendre ces créations locales davantage dynamiques. Histoire de les propulser beaucoup plus à l'international, tout en les inscrivant dans la durée.

AU sein de la troupe de danse Nö Fear, le directeur artistique, Lopez Bousamba conçoit régulièrement une base vidéo des productions chorégraphiques de ses membres pour les diffuser sur les réseaux afin de donner une visibilité à la compagnie. Ce qui, au final, aboutit à des résultats probants. Dans le même élan, Dimitri Pyssame, président de la Fédération gabonaise des danses urbaines (Fégađu), pense même à codifier ces créations pour mieux les valoriser. Déjà très dynamiques, originales et intéressantes, les danses urbaines gabonaises (Bôlô, Ndem, Jazé, Bagando-classique, Mabé, la Ntcham, l'Oriengo, etc.,)

captivent l'attention des publics au-delà du territoire national.

Aussi penser à leur codification reviendrait-il à leur attribuer toute leur valeur : "C'est un pari à relever pour les rendre beaucoup plus authentiques et académiques, et faire en sorte qu'elles puissent être enseignées comme disciplines dans les écoles", indique Dimitri Pyssame.

"Tous les steps (ou pas) de ces danses urbaines, dans un système de codification, s'inscriront dans la durée et profiteront aux futures générations. De nombreuses danses n'ont pas résisté à l'usure du temps justement parce qu'elles n'ont pas été codifiées au moment où elles étaient en vogue. Voyez-vous, la danse classique, par exemple, a traversé les années et les époques parce que ses promoteurs ont, autrefois, songé à abattre ce travail qui, je le rappelle, est de longue haleine. Jusqu'à présent, elle est pratiquée à travers le monde, sans être dénaturée, et reste enseignée au sein de nombreux instituts", ajoute M. Pyssame.



Photo : D.R

Dimitri Pyssame, président de la Fégađu.

Comme pour dire que la codification se présente désormais comme une solution incontournable à la survie, au-delà des années, de ces créations rythmiques et corporelles gabonaises. "L'exemple du Break dance et du smurf qui se dansent jusqu'à ce

jour, est édifiant à plus d'un titre. En Occident, où elles étaient en vogue, ces danses ont été codifiées. Il nous revient donc d'en faire autant, chez nous, afin que nos créations puissent durer le plus longtemps possible." a-t-il indiqué en substance.